

AVEC UNE INFINIE TENDRESSE

La prière et la vie d'une lépreuse

Témoignage recueilli par Pierre Jaccard

PRIER

DESCLÉE DE BROUWER, 1982

Un jour, m'est parvenue, par chance, la prière de Véronique.
Nous préparions alors un numéro de la revue « Prier » intitulé
« Prières du peuple de Dieu ».
La prière de Véronique nous est apparue d'une telle richesse et
d'une telle grandeur que nous l'avons immédiatement insérée

dans ce numéro spécial.

Mais d'où venait-elle ? Qui était Véronique ? Pour le savoir, nous sommes entrés en rapport avec les frères Raymond et Pierre Jaccard, prêtres l'un et l'autre et qui, l'un et l'autre consacrent leur vie à aider les lépreux. Amis depuis longtemps de Véronique, ils nous ont envoyé l'interview que Pierre avait faite au cours de plusieurs rencontres avec elle, qui veut rester cachée.

*1. Les frères Jaccard à l'époque font partie des Fondations
Raoul Follereau 33 Rue Dantzig, 75015 Paris.*

À partir de ce document François séjourné, rédacteur en chef de *Prier* a rédigé un récit de la vie de Véronique aussi dépouillé que possible de toute fioriture.

Il a fait suivre ce récit de l'interview, fidèlement reconstituée.

Ainsi Pourra-t-on constater qu'il ne s'agit pas là d'un commentaire ou d'un complément de la prière, mais très exactement de la version racontée de cette prière : le verso après le recto.

Il est impossible, ici, de séparer la prière de la vie. La prière de Véronique, c'est sa vie ; et sa vie, c'est sa prière. Pas de coupure. Pas même de décalage.

Dans la prière comme dans le récit, on trouve, tout à la fois, la souffrance et l'espérance, Une volonté farouche et une tendresse infinie, l'offrande et l'action de grâce, la parole et le silence, l'amour des hommes et l'amour de Dieu.

Véronique a tout perdu, sa beauté, ses mains, ses pieds, ses yeux, mais elle a, dans ce dépouillement, gagné l'essentiel, qui est l'amour.

C'est bien par amour du Christ qu'elle a réussi à accepter cette terrible épreuve et à la transformer en don gratuit, en abandon total. Ainsi s'est peu à peu défini ce qu'elle considère comme

sa vocation personnelle : être, dans le corps de l'église, du côté du cœur. « J'ai compris, tout au long de mes années de maladie que Tu me voulais pour toi seul Seigneur, Seigneur uniquement pour Toi. Et j'ai accepté. Et mon cœur est débordant de Paix et de Joie.

En même temps, véronique se donne aux autres : les frères lépreux et tous ceux qui souffrent de la « lèpre morale », qui n'est pas la moins grave.

La lèpre physique n'est finalement qu'une image de la lèpre morale dont nous sommes tous plus ou moins atteints.

Des dizaines de milliers de lecteurs de la revue *Prier* ont prié cette prière. Des communautés religieuses l'ont intégrée dans leur Office. Et je l'ai personnellement proposée aux participants des « rendez vous de prière » qu'il m'arrive d'animer. Ainsi, La prière de Véronique est-elle vraiment devenue une prière partagée. Au début elle provoque un choc. Elle paraît presque étrange, inaccessible. Une impossible prière. Et pourtant très vite on comprend en lisant le récit qui la suit que c'est la prière de toute une vie.

La prière d'une vie offerte, un peu à la manière de Thérèse de Lisieux.

Et l'on comprend aussi qu'avec tout son poids d'humanité et toute sa force mystique, elle puisse devenir notre propre prière. Car nous sommes tous des lépreux.

Jean Pierre Dubois-Dumée

Seigneur, tu es venu, tu m'as tout demandé et je t'ai tout donné.

J'aimais la lecture et maintenant je suis aveugle.

J'aimais courir dans les bois et maintenant mes jambes sont paralysées.

J'aimais cueillir les fleurs au soleil du printemps et je n'ai plus de mains.

Parce que je suis femme, j'aimais regarder la beauté de mes cheveux, la finesse de mes doigts, la grâce de mon corps : à présent, je suis presque chauve et à la place de mes beaux doigts fins, il ne me reste plus que des morceaux de bois rigides.

Regarde, Seigneur, comme mon corps gracieux est abîmé. Mais je ne me révolte pas. Je te rends grâce. Toute l'Eternité je te dirai MERCI car si je meurs cette nuit, je sais que ma vie a été merveilleusement bien remplie.

En vivant l'Amour, j'ai été comblée bien au-delà de ce que mon cœur désirait, O mon Père.

Comme tu as été bon pour ta petite Véronique et ce soir, O mon Amour, je te prie pour les lépreux du monde entier.

Je te prie surtout pour ceux que la lèpre morale abat, détruit, mutilé et terrasse. Ceux-là surtout, je les aime, et je m'offre en

*silence pour eux, car ils sont mes frères et sœurs.
O mon Amour, je te donne ma lèpre physique pour qu'ils ne
connaissent plus le dégoût, l'amertume et la froideur de leur
lèpre morale.*

*Je suis ta petite fille, Ô mon Père, conduis-moi par la main,
comme une maman conduit son bébé.
Presse-moi sur ton cœur comme un Père.
Plonge-moi dans l'abîme de ton cœur et que j'y demeure avec
tous ceux que j'aime durant toute l'Eternité.*

Qui a pu prononcer, en toute sincérité une telle prière ?
Véronique—tel est du moins le nom qu'elle s'est choisi pour
parler d'elle-même —est métisse.
Raymond et Pierre Jaccard, tous deux prêtres du diocèse de
Besançon sont au service des lépreux depuis 15 ans en Afrique

et dans d'autres pays : Inde, Népal, Haïti... Pierre a rencontré Véronique en Europe il y a plus de 10 ans dans un centre de soins pour malades atteints de la lèpre. Il a appris d'elle son histoire.

L'histoire d'une femme très belle, abîmée par une maladie terrible.

L'histoire d'une jeune fille qui aimait séduire, et que Dieu au fil des années allait séduire.

Voici ce que Véronique a vécu au jour le jour : 60 ans de la vie d'une lépreuse.

Elle nous dit d'elle-même, ensuite comment elle relit cette histoire aujourd'hui à la lumière de sa foi'

Chapitre 1 Une tache dans le dos

Nous associons facilement la lèpre à la misère. Pourtant, on ne manque de rien dans la famille de Véronique. La richesse, et avec elle la beauté et l'élégance, s'y transmettent de génération en génération. Le grand-père paternel possède 300 hectares. Il dirige une importante usine. Du côté maternel, on s'enorgueillit d'une autre richesse, les enfants : 14 dont Marie la mère de Véronique.

Marie a 17 ans à la mort de sa propre mère. Elle rêve du prince charmant. Elle croit le rencontrer en la personne d'un jeune

employé de bureau. À 18 ans elle se marie. Six ans plus tard, à 24 ans elle divorce. La voici seule avec deux enfants, Véronique et Carmen. Deux fillettes pleines de vie. Deux futurs lépreuses.

Déjà un premier signe est apparu deux ans plutôt en 1921 : une tache dans le dos de Véronique qui avait trois ans cette année là. Un traitement a effacé très vite cette vilaine tache. On a cru à une guérison définitive...

Trois ans plus tard, d'autres taches apparaissent : cette fois sur le visage de l'enfant. Il faut l'envoyer se faire soigner en France. Et Véronique part, emmenée par un oncle, laissant sa mère dans son pays ensoleillé.

L'exil à six ans

Comment une petite fille de six ans pourrait-elle comprendre une telle séparation ?

« Ce jour là », dira-t-elle, « j'ai senti la mort dans mon âme. Durant toute ma vie de grande lépreuse, je n'ai pas connu une souffrance pareille ». Sur le bateau, on s'apitoie sur cette enfant qui va se cacher pour pleurer. « Si tu ne réagis pas, tu vas mourir » lui dit une femme de chambre. De son côté, l'infirmière se montre d'une infinie délicatesse. Chaque soir, elle vient parler avec Véronique. Elle la borde dans son lit. Et grâce à ces deux femmes, la petite lépreux arrive à supporter l'idée que sa mère est loin, de plus en plus loin...

Mais Marie, cette mère lointaine a envie elle aussi d'être aimée. Elle est belle. Si belle qu'au cours d'un séjour en France, il lui arrive quand même d'y venir- un producteur lui propose un contrat pour Hollywood. Ce n'est pas la célébrité qu'il intéresse. Revenu dans son pays, elle rencontre enfin—cette fois, elle est sûre de ne pas se tromper—celui qui répond totalement à son attente, à son idéal. Licencié en droit, professeur d'anglais il prépare l'agrégation. Marie va aimer passionnément cet homme à la fois intelligent et riche à qui la charge de deux

petites filles lépreuses ne fait pas peur. Elle accepte le mariage civil.

Celui que j'aime n'est pas le père de mes filles.

« Je savais », dira-t-elle plus tard à Véronique, « et cela, vois-tu a été terrible que Dieu ne voulait pas de ce mariage, que j'allais me séparer de lui et que je n'allais plus connaître aucune minute de bonheur. Et pourtant ivre de vivre et d'aimer, passionné d'amour et ne vivant que pour celui qui était devenu toute ma vie, je me suis lancée dans cette aventure voulant tout gagner, sachant que j'allais tout perdre. »

Et c'est vrai : ce bonheur, enfin possédé, n'est pas celui que Dieu veut pour elle. Marie est anxieuse, déchirée. Les années passent sans l'apaiser, au contraire. Ses deux filles sont toujours malades. Elles souffrent loin de leur mère.

Au bout de six ans, Marie est poussée impérieusement, au choix qui va engager sa vie entière. Elle le fait en toute lucidité dans une église de Paris : « Oh ! Seigneur, celui que j'aime passionnément n'est pas le père de mes deux petites filles. Peut-il m'empêcher d'être leur mère ? »

À ce prix, Marie retrouve « une paix qui inonde son âme ».

Désormais, l'histoire de Marie et celle de Véronique vont se rejoindre.

À la grâce de Dieu...

2. La quête d'amour de Véronique

La souffrance, au cours de ces années est entrée dans la vie de Véronique.

Après quelques examens, on l'a envoyée dans une léproserie. Là, un jour—elle a 14 ans—, on essaye sur un traitement qui lui laissera un souvenir atroce. Tout son corps devient une plaie purulente. Véronique n'en peut plus. Elle agonise. Sa maman vient la chercher, pour l'emmener mourir à Paris.

Maman est là auprès d'elle...Véronique n'attendait que cela pour reprendre goût à a vie. Pendant quatre ans et demi pourtant, tous les six mois, les plaies recommencent à suppurer : des furoncles qui ont mûri au cours de ces six mois, éclatent. Après chacune des éruptions, Véronique fiévreuse (elle a jusqu'à 41 degrés) tombe dans un état de léthargie traversé par des douleurs fulgurantes. Ses articulations la brûlent. Une vrille fouille ses os.

Enfin, elle va mieux. Les mauvais souvenirs s'estompent. C'est l'avenir maintenant qui l'occupe. Véronique aborde avec enthousiasme les années décisives de son existence : années de fête pour son esprit curieux de tout ; années d'approfondissement pour sa personnalité éprise d'absolu.

Au cœur de ses recherches, de son attente, deux grandes questions, celle qui se posent à travers toute adolescence : Dieu, l'amour.

Dieu ne peut pas exister

Dieu ? Elle croyait en lui quand elle était enfant. Cette fois dans le fond n'a pas résisté aux premières discussions avec des

incroyants. Or Veronique a commencé très jeune a aimer la discussion. Un dimanche, à la messe, elle se dit : « tout n'est que bêtises. Dieu ne peut pas exister. Et s'il existe, il brise notre liberté. »

« Je n'ai jamais été une révoltée », dira-t-elle plus tard. « Ce n'est pas la maladie, ce ne sont pas les souffrances atroces que je vivais qui sont à l'origine de la perte de ma foi. C'est la science, une fausse science que je n'avais pas su assimiler, qui en est l'origine. »

Devenu parisienne, Véronique suit les cours à la Sorbonne. Elle lit énormément, s'attachant de préférence aux auteurs de l'Antiquité : À travers Platon et Aristote, elle tente de saisir la pensée de Socrate. Mais la philosophie la déçoit. Elle a la passion de l'absolu. Elle est en quête de la Vérité.

Naît aussi en elle le désir d'aimer et d'être aimée. Elle retrouve à Paris un garçon qu'elle a connu à la léproserie. Adolescents, ils ont été amoureux l'un de l'autre. Il lui propose maintenant de l'épouser. Véronique refuse. Ces amourettes ne l'intéressent plus. Pourtant, elle aime que l'on s'intéresse à elle, qu'on la regarde dans la rue. Elle se sent ainsi rassurée : plus sûre de plaire à celui qu'elle aimera.

En 1940, Véronique qui à 21 ans peut se croire complètement guérie. Les crises violentes qui, de temps en temps, la reprennent, apparaissent comme des séquelles d'un mal en voie de disparition. Elle suit des cours dans un institut de beauté. Sa sœur, qui elle aussi semble guérie, travaille chez un dentiste.

Quand l'amour se referme

Pour la première fois, Véronique croit l'avoir rencontré. Mais elle s'aperçoit que c'est un amour qui se referme ; qui l'enferme : un égoïsme à deux.. « J'aurais tout accepté d'un homme », dire a-t-elle, « sauf cela ».

En 1941, une brèche s'ouvre dans la carapace de l'athée militante qu'elle est devenue. Dans un train de banlieue, elle a une longue conversation avec un artiste chrétien. « Devant le génie », lui dit-il, « on est bien obligé de reconnaître la source qui le féconde »

On le lui avait bien dit souvent. Elle l'avait lu plus souvent encore. Ce jour-là—pourquoi ce jour là, et pas un autre ?—, Elle l'a accepté. Elle s'est sentie comme écorchée à vif : vulnérable. « Je ne pouvais plus combattre Dieu », se souvient-elle. « Il m'avait gagné. Dieu est toujours le plus fort. »

Qui est-il pour Véronique, qu'a-t-il à voir avec elle, ce Dieu dont elle reconnaît qu'il existe ? Il est l'Être suprême. Le Dieu des philosophes. Véronique est encore loin du Dieu de la foi.

Mais c'est dans cette direction qu'elle poursuit sa quête d'absolu. La philosophie, elle est passé à l'étude des religions : bouddhisme, hindouisme, protestantisme, islam. Tout l'attire et tout la déçoit. Tout se passe encore dans sa tête.

Maman me donnait tout

Quelqu'un auprès d'elle, lui indique par sa seule présence une autre voix. Véronique est ébloui epar la personnalité de sa mère. Elle l'aime « à la folie. « Je me suis rendue compte » confiera –t-elle que maman me donnait tout, absolument tout, même ses désirs les plus profonds. Sa rupture avec son mari en était pour moi le signe évident. Et c'est grâce à maman qu'à cette époque là de ma vie j'ai compris que pour aimer d'un grand amour il faut tout donner, absolument tout donner. C'est en regardant ce que maman était que Dieu mystérieusement m'appelait à lui ».

À cet appel, Véronique n'est pas pressée de répondre. Elle est jeune. Dans la France que l'occupation a coupée du monde extérieur, on remarque encore Plus son teint ivoire clair, ses yeux légèrement en amande. On l'interroge : « Ne descendriez-vous pas des Incas ? » On admire ses cheveux fins, dans les boucles lui tombe sur les épaules ; ses mains fuselées,

creusées de petites fossettes aux jointures ; ses petits pieds bien cambrés « balzaciens » dit-elle en rappelant que pour Balzac toute la beauté d'une femme se trouve là. Un léger maquillage a fait disparaître de son visage toute trace de maladie. Véronique plaît, elle s'en rend compte elle en est fière. À elle de rencontrer maintenant qui lui plaira. En 1942, ses yeux, ses beaux yeux au regard brillant pénétrant sont atteints. Véronique commence à perdre la vie. Elle part se faire soigner. C'est ainsi qu'elle fait la connaissance d'un homme, un professeur de médecine dont la rencontre bouleverse sa vie. Il sa d'un homme. Un professeur de médecine dans la rencontre bouleverse sa vie. Il est russe. Sa sensibilité, son intelligence, sa finesse exceptionnelle enchantent la jeune métisse. Il sait de surcroît la fait rire : il a le sens de l'humour. Bref Véronique est comblée.

Les lois de la guerre et le cœur de Véronique

Bonheur menacé, bonheur fragile... Quelques temps après, le professeur russe est obligé de retourner dans son pays. Les lois de la guerre font peu de cas du cœur de Véronique. Que serait devenu cet amour s'il avait eu à subir l'épreuve de la cohabitation permanente, le train-train de la vie quotidienne ? Pour Véronique, il restera comme un trait de lumière, une révélation. Elle le sait à présent : elle attend beaucoup plus qu'un simple amour humain, même très grand, même très pur.

Elle confie à Dieu le soin de prendre la barre de sa vie.

Un prêtre ami de sa famille se trouve la providentiellement pour l'aider à voir clair. Avec lui, Véronique toujours aussi loyale dans ses démarches, aussi exigeante dans ses recherches, aussi passionnément éprise de vérité, commence à étudier le catholicisme.

Elle ne se laisse pas facilement convaincre.

Des années passent encore avant qu'une conviction, lentement mûrie s'impose à elle. En 1954—Véronique a 35 ans—, une force irrésistible la pousse à aller se confesser. Un vieux prêtre à cheveux blancs la reçoit à l'église.

Le commencement d'un grand amour

« Si tu savais », racontera-t-elle, « comme j'ai été heureuse ce jour là ! J'éclatais de joie.

Je commençais enfin à vivre ce grand amour qui avait été toute la passion de ma vie »

Dans sa vie elle l'expérimente une fois de plus, « Dieu est toujours le plus fort ».

Cette force va désormais habiter Véronique la lépreuse. Elle en aura besoin.

3 Prisonnière de la lèpre.

Même à l'époque où Véronique a pu se croire guérie, ses crises n'ont jamais complètement cessé. Crise de lèpre, ou crises réactionnelles aux médicaments qu'elle était obligée de prendre :

« J'ai, a-t-elle appris plus tard, la forme de lèpre la plus mauvaise, la plus terrible : la forme lépromateuse. »

Et ce qui n'a rien arrangé, c'est que depuis le traitement que j'ai suivi à 14 ans, je suis allergique à tous les médicaments.

La tragédie de ma vie de lépreuse est là : tous les médicaments contre la lèpre qu'on m'a donnés m'ont fait autant souffrir que la lèpre elle-même. J'ai toujours été prise entre deux feux : si je prends des médicaments pour lutter contre la maladie, alors je fais des poussées réactionnelles d'une violence extrême. Si je ne les prends pas, la lèpre fait son ravage : douleurs, plaies, déminéralisation des os.

Je connais des amis lépreux qui ne se sont jamais soigné. Ils

ont mené une vie de débauche et la maladie n'a jamais évolué. Un jour je me suis dit : « Je vais arrêter tout traitement. Peut-être que depuis tant d'années, la lèpre est devenu moins méchante, qu'elle a vieilli ? » Et sans rien dire au léprologue qui me soignait, je n'ai plus pris un seul médicament. J'ai commencé alors à faire une aggravation : douleurs dans tout le corps, gonflement du visage, petits boutons, saignements de nez . J'ai attendu quelques semaines. Et j'ai compris que je ne pouvais pas me passer de médicaments. J'ai recommencé à les prendre, en petite dose. »

Les murs de la prison se rapprochent

Voilà Véronique prisonnière de sa maladie, de ses traitements. Et les murs de sa prison vont se rapprocher. Inexorablement, on lit cela dans les romans d'horreur. Ici, il s'agit d'un récit, fait simplement, sans complaisance—avec humour même par une femme meurtrie.

« À chaque poussée réactionnelle » révèle-t-elle en riant comme pour s'excuser de parler comme cela, j'ai fait des séquelles : c'est-à-dire que j'ai perdu quelques plumes...

« Regarde, par exemple, mon pouce. Il est tout déformé. Je ne peux plus le bouger. Je l'ai perdu après une poussée réactionnelle d'une violence extrême. Oh ! J'ai bien cru que j'allais mourir... Ce pouce est mort, les articulations sont paralysées, et si je trempe les mains dans de l'eau chaude : 80°, je ne sens absolument rien. Fais toujours très attention avec les lépreux, ne les laisse jamais seul auprès d'un feu, ils pourraient se brûler sans s'en rendre compte.

« À une autre réaction, j'ai perdu les quatre autres doigts. Maintenant, cette main ne me sert absolument à rien... Sinon à chasser les mouches ! Et regarde comme elle est vilaine, tout gonflée. Je n'arrive pas à la fermer. Elle restera assis jusqu'à ma mort. « Et si tu mets ta main sur ma main ou mon bras, je ne sens absolument rien. Si tu presses très fort, j'ai l'impression qu'il y a un poids sur toute la longueur de mon bras ; mais je n'arrive pas à savoir où se trouve ta main. Cette même sensibilité se retrouve dans les quatre membres »

Quand j'ai perdu mes yeux...

Tout cela paraît presque supportable, si on le compare à ce que Véronique a souffert au cours d'une autre crise : celle qui a fait d'elle une aveugle il y a 20 ans.

« De toutes mes souffrances les plus atroces sont celles que j'ai connues quand j'ai perdu mes yeux. Aucune parole ne peut rendre compte de ce qu'il m'a été donné de supporter. Des douleurs effroyables. J'ai cru que j'allais perdre la raison. Je me tenais la tête à deux mains, tant elle me faisait mal. Mes yeux étaient alors d'un rouge foncé et durs comme du fer. Tout mon cou était enflé, les glandes me brûlaient. Mes mâchoires, les os de mon crâne étaient en feu. Mes tempes battaient. Et dans les yeux comme de l'acide, une sensation de brûlure... Cela a été épouvantable. Oui j'ai cru que j'allais devenir folle au cours de cette crise, cette dernière crise d'yeux (j'en avais eu d'autres) au cours de laquelle je suis devenue définitivement aveugle.

Et maintenant ?

Maintenant je suis une petite loque... Mes yeux ne me laissent jamais tranquille. Les cavités sont toujours enflammées, et de ces cavités coulent continuellement un liquide qui me brûle. Je ne peux pas rester longtemps assise car j'ai une très mauvaise circulation : dans mes quatre membres, le sang arrive très mal. Ils sont morts à 90 %. Tu as certainement éprouvé une fois ou l'autre la sensation d'engourdissement que cause du froid. Dans les pays froids, les enfants ou les vieillards ont souvent l'onglée. C'est ce que j'éprouve dans les jambes et dans les bras. Depuis des années. un engourdissement qui ne me quitte jamais. Cela me fait mal surtout quand je reste assise un peu trop longtemps. En même temps, je ressens comme une sensation d'éclatement : le sang semble se concentrer aux extrémités supérieures. Quelques fois, cette sensation devient très aiguë.

Ne pouvant plus rester ni debout ni assise, je suis obligée de garder le lit.

Même étendue, rien ne doit me serrer.

Tu vois je suis obligée de mettre un mouchoir sur mes yeux purulents : à la fois pour recueillir le liquide qui en sort continuellement et pour ne pas effrayer ceux qui viennent me voir. Pour tenir ce mouchoir, j'ai une sorte de paire de lunettes. Si les branches me serraient un peu trop le visage, j'aurais dans tout le corps un ralentissement supplémentaire de la circulation, avec toujours cette sensation d'éclatement, de feu. Même deux simples branches de lunettes un peu trop collées à mes tempes m'empêchent de vivre normalement...

Quand je me lève et sors un peu de ma chambre, je dois quitter le mouchoir et je mets des lunettes qui me couvrent les yeux : des lunettes noires. Mais la pression des branches de ces lunettes me donne des étourdissements. Et je ressens dans le ventre, dans les cuisses, des souffrances aiguës. C'est la raison pour laquelle je préfère ne pas me lever, ni sortir. J'ai à payer trop cher la joie de sentir les rayons du soleil sur mon crâne chauve.

Tu vois, la vie s'est tellement retirée de mon corps, qu'une simple paire de lunettes qui enserre ma tête a une répercussion sur tout mon organisme.

Et maintenant je vais te montrer mes jambes. Je te les montre parce que tu es prêtre. Car tu sais, malgré ma laideur je suis restée très femme. Cela me coûte terriblement d'être obligée de les montrer au toubib. Oui si tu savais comme cela me coûte à moi qui avait de si belles jambes, de si beaux pieds...

Maintenant je suis affreuse.

Je suis laide rebutante je fais peur aux gens. Heureusement que je ne me promène pas sur les Champs Élysées. Tout le monde s'éloignerait de moi...

Avec toi je partage ma lèpre. Il y a une chose encore dont je ne t'ai pas parlé : les douleurs fulgurantes. C'est atroce, atroce, atroce. Ce sont les douleurs les plus effroyables de la lèpre. Quand je le sens venir, une angoisse m'étreint. J'ai des sueurs froides qui me coulent sur le visage. Oh ! Tu ne peux pas savoir...

Voilà ce qui se passe dans la douleur fulgurante. Chaque minute, il y a comme une vrille qui s'enfonce dans ton corps chaque fois à un endroit différent. Elle s'enfonce là où la douleur va démarrer. C'est le premier déchirement des chairs. Puis vient une décharge électrique extrêmement violente. On croirait du 220 V. Chaque minute, cette vrille et cette décharge se reproduisent. Et les crises peuvent durer 36 heures. Une fois même, elle a duré trois jours. J'en suis sortie à peu près folle. À chaque décharge électrique le cœur s'arrête, tant j'appréhende cette souffrance. Tant qu'elle dure, je ne peux pas parler. Je ne pense absolument à rien. Je ne fais que souffrir. En 50 années de lèpre, si je pouvais totaliser tous les mois de réaction aux médicaments, toutes les crises aiguës de la maladie, je crois que j'arriverais à 15 ans. 15 ans pendant lesquels il m'a semblé que j'allais mourir. Que ma vie n'était qu'un tout petit souffle.

4 Je n'aurais pas assez de toute l'éternité pour rendre grâce

Ces 50 ans de vie—50 ans de lèpre—n'ont de sens pour Véronique que par une rencontre. Seul Dieu pouvait éteindre sa soif d'absolu. Et Dieu est venu à elle. Dieu est allé chercher pour la choyer sa Véronique devenue un objet d'horreur aux yeux des hommes.

Véronique a une expérience si forte de cette présence, que pas un instant elle ne songe à reprocher sa maladie à Celui qui vient la visiter. Elle n'a pas choisi d'être malade. Elle n'a pas

voulu cette allergie qui a rendu sa lèpre encore plus douloureuse qu'une autre. À l'approche de chacune de ses crises, elle fait sienne la prière du Christ : « Père s'il est possible... » Mais comme Lui, elle s'abandonne au Père.

Véronique éprouve à la fois la souffrance et la joie. Une souffrance atroce. Une joie surnaturelle. Alors sans faire le détail, elle loue Dieu pour tout ce qu'elle a reçu : pour sa vie de lépreuse.

En m'envoyant la lèpre confiait-t-elle un jour, mon Père du ciel qui aime tellement sa petite Véronique savait très bien ce qu'il faisait. Car un père donne toujours le meilleur de lui-même à son tout petit.

Au moment de ma conversion, en me ramenant à lui il m'a donné le baiser d'Amour le plus pur auquel j'aspirais quand j'étais dans le monde du doute. En me tirant du monde des ténèbres pour me plonger dans son monde de Lumière et de Feu, il m'a obligée à m'offrir à lui comme une petite victime d'Amour.

Et je n'aurais pas assez de toute l'éternité pour rendre grâce et explorer le monde merveilleux de cet Amour infini qui n'a pas de frontières...

Comment voit-elle aujourd'hui étape par étape cette vie dont elle remercie le seigneur ?

Voici les réponses de Véronique aux questions que lui le Père Pierre lors de son stage dans sa léproserie.

J'ai connu le péché et j'ai choisi la pureté

-« Véronique est-ce la maladie qui t'a fait découvrir Dieu ? »

-Ce n'est pas par la maladie que j'ai trouvé Dieu. Je voulais tout savoir, tout connaître : le bien et le mal. J'ai connu le mal dans ses retranchements les plus pervers, non pas par vice mais simplement pour savoir ce que pouvait être le monde sans

Dieu. J'ai connu l'horreur du péché et j'ai choisi la pureté. En choisissant la Vérité, j'ai choisi l'Amour. Finalement quand les écailles sont tombées de mes yeux, je me suis faite esclave pour être libre.

J'ai tout choisi car j'ai choisi l'Amour. Et c'est avec mon esprit que je suis allée à Dieu. J'y suis aussi allée avec mon cœur car je suis une grande passionnée, une grande amoureuse. Dieu dans son mystère trinitaire a ébloui mon esprit et mon cœur.

–Véronique tu m'as dit un jour : « Ma joie c'est de partager ma lèpre avec toi. Qu'est-ce que cela signifie ?

–Eh bien ! Voilà toi tu as de la chance car tu as mon cœur... Mes mains je les ai donnés à un père missionnaire franciscain. Mes yeux, mon mouchoir retenu par ces espèce de lunettes(j'appelle l'ensemble : mon masque de fer) je les ai donnés à X... Quand il fait chaud et que je transpire je t'assure que ce masque de fer m'énerve, me fait terriblement souffrir. Tu ne peux pas t'imaginer ce que cet ensemble peut m'agacer. Quand je l'enlève le soir dans la nuit, si tu savais le soulagement que j'éprouve... Dieu veut aussi que j'offre ce fameux masque de fer pour tous ceux qui n'ont pas le courage de détourner leurs yeux des choses laides. Je sais bien ce que je dis...

–Seigneur puisque tu ne veux pas m'enlever la souffrance

J'ai donné mes mains, mes yeux. À toi je donne tout car je te donne mon cœur. Je partage ma lèpre avec toi, Pierre et aussi avec Raymond que j'aime beaucoup.

Quand je sens arriver une crise, je t'assure que je prie... J'ai peur de manquer de confiance en Dieu. Je m'offre à l'avance, car je sais très bien que pendant ces moments de douleur, je suis incapable de prier. Je suis anéantie.

Souvent, quand les douleurs arrivent, je demande à ma sœur—qui est lépreuse elle aussi—ou à maman de venir s'agenouiller au pied de mon lit avec le chapelet. Et quand la première vrille pris pénètre dans mon pauvre corps, je suis juste capable de dire au Seigneur :

« Seigneur, puisque tu ne veux pas m'enlever la souffrance, donne-moi la force de la supporter. » Alors, je serre les dents, et j'accepte.

—*Véronique, tout en étant très limitée, tu as bien rempli ta vie...*

—Oui, ma vie a été une vie merveilleuse. Je l'ai bien remplie. Je ne regrette absolument rien.

Pour moi, les journées sont toujours trop courtes. J'aimerais écourter davantage mes nuits. J'aimerais le faire surtout pour prier.

Oui, j'ai été comblée. Humainement, j'ai connu des joies très pures, en écoutant de la musique, en étudiant les sciences, la littérature française et étrangère, en réfléchissant sur les grands problèmes philosophiques. Surnaturellement, Dieu comble de toute ma vie. En me demandant énormément, il m'a aussi donné beaucoup.

Qui pourrait évoquer ce que peut être la joie de se sentir aimée par un Dieu Amour...

Ma sœur me disait un jour : « Ne nous dit pas ce qui t'intéresse, car il y a trop de choses qui t'intéressent. Dis-nous ce qui ne t'intéresse pas ! »

Ce sera dur de quitter cette vie que j'ai tant aimé.

Elle me disait aussi, pour me taquiner : « Toi, tu ne vas pas mourir. Un jour, Dieu viendra avec une hache pour t'abattre... » Et elle ajoutait : « Et il aura du mal ! »

–De quelle manière crois-tu que tu vas mourir ?

–Ce serait de la présomption de dire que sur mon lit de mort, je vivrai ceci ou cela. Mais voici l'impression que j'ai, depuis un certain temps.

D'abord, depuis de longues années—à cause de cette passion de la vie qui est en moi—j'apprivoise l'idée de ma propre mort. Je sais que ce sera très dur pour moi, de quitter cette vie que j'ai tant aimée.

Mais après cette première réaction de sensibilité, je crois que je serai heureuse de mourir. Je serai bien contente. J'ai aimé passionnément la vie, mais la mort ne me fait pas peur. J'ai la certitude que j'ai eu une très belle vie, et qu'elle a été admirablement bien remplie.

Au ! J'ai bien conscience de toutes mes fautes. Et de tous mes péchés. Mais j'ai une conscience plus grande que Dieu est mon Père, et que je suis sa petite fille, sa petite Véronique. J'ai eu une vie merveilleuse. Malgré tout ce que j'ai enduré. J'ai connu des douleurs physiques effroyable, une maladie terrible qui peu à peu a pris toute ma beauté féminine. Mais cette terrible maladie qui peu à peu a pris toute ma beauté féminine, n'a jamais eu aucune prise sur mon esprit. Je préfère avoir eu la lèpre qu'une paralysie du cerveau ou une vie morale déréglée...

J'ai éprouvé l'intimité avec Dieu.

Oui, j'ai eu une très belle vie. J'ai tout éprouvé, avec intensité. Les souffrances du corps mais aussi les joies de l'esprit. Et l'intimité avec Dieu.

-Véronique il y a de la violence dans ton caractère

–oui, et elle joue sur tous les plans : moral, physique, intellectuelle et surnaturel. Tout, chez moi est intense. Je me demande comment je n'ai pas « éclaté » en face des

souffrances physiques que j'ai ressenties tout au long de ma vie. Le don d'un tel tempérament est le plus beau cadeau que Dieu m'as donné.

Quand je me suis convertie, les richesses de ce tempérament m'ont poussée à aimer Dieu d'une manière absolue. J'ai pris Dieu très au sérieux. Et j'ai commencé à bien hiérarchiser ma vie : ma vie d'amour avec lui, puis la vie de l'esprit, et ensuite la vie du corps.

Ce qui a été saccagé en moi est la zone la moins intéressante. Et tu sais que je n'ai jamais minimisé cette vie du corps, au contraire ! Mais je suis contente que ce soit cette zone qui ait été touchée, et non mon amitié avec Dieu, ou mes possibilités intellectuelles.

La jolie petite poupée de vingt ans est maintenant une petite loque...

Mais cela m'importe peu, car ma vie a été merveilleuse. Peu d'hommes et de femmes en pleine santé, je crois, ont ce sentiment de plénitude, de joie. Pourquoi nier ce que je ressens ? Ce n'est pas de l'orgueil. Tout cela, c'est l'œuvre de mon père.

Je ne cesse de le répéter : la petite Véronique, cette petite loque humaine, sait que son père l'a aimée à la folie. Elle en a fait l'expérience, et c'est pourquoi elle est heureuse. Les hommes ont tellement besoin de se savoir aimés... Répète leur sans cesse cela. Je t'aiderai en offrant ma lèpre pour toi.

Violence et douceur

Oui je suis une violente. Je dois sans cesse lutter contre cette tendance de mon caractère. Si on m'insulte, si on me fait une injustice, je sens gronder en moi un orage...

Le plus extraordinaire, c'est que j'arrive presque toujours à dominer cette violence. Oui, et cela va t'étonner, j'ai aussi la passion de la douceur.

Cette violence et cette douceur ont marqué toute ma vie.

C'est dans le désir absolu de rencontrer la vérité et de la vivre, c'est surtout dans cette volonté de lutte contre une maladie qui n'a pas encore réussi à m'abattre complètement, que cette

violence de mon caractère s'est manifestée.

La douceur aussi s'est bien souvent manifestée chez moi, depuis ma conversion bien sûr, par ce grand désir de laisser à Dieu la liberté d'agir.

Je n'ai plus rien. Que peuvent donc me prendre ceux qui voudraient s'affronter à moi ? Je n'ai plus rien à perdre... Il y a des moments pourtant où j'ai de la peine à maîtriser cette violence qui bouillonne en moi. Je sais bien que je ne suis pas toujours pleinement maîtresse de mes nerfs. Sur ce terrain aussi, la lèpre a fait son travail. C'est souvent quand mon équilibre physiologique est un peu plus faible que j'ai de la peine à me maîtriser.

Moi aussi j'ai mes limites. Et je sens les puissances du mal en moi. C'est en m'appuyant sur mes limites et sur mes péchés que Dieu veut que je sois attirée à Lui.

La marque d'un grand amour est la beauté

–Véronique, qu'a représenté dans ta vie, l'amour humain ?

-Dans ma recherche d'un grand amour humain, il y avait quelque chose d'absolu. Tout en moi m'aidait à pouvoir vivre une certaine perfection, une certaine beauté dans cet amour. Quand je dis « tout », je veux parler de ce désir que j'ai eu, déjà toute petite, de me donner ; et de ce sens, lui aussi très marqué en moins de la beauté. Or la marque essentielle d'un grand amour est la beauté.

À cause de ma maladie, même toute petite, j'ai appris des choses extrêmement importantes : j'ai appris à bien me connaître : j'ai appris à ne pas me regarder. Et cela peut étonner...

Voici comment j'explique ce phénomène.

Maman, que j'ai toujours aimée à la folie parce qu'elle m'a tout donné, a été sans cesse auprès de moi surtout dans les crises aiguës de ma maladie, où j'étais entièrement dépendante d'elle, comme un tout petit enfant.

Tout au long de ma maladie, c'est d'abord à elle que j'ai pensé et non à moi.

Ainsi, tu vois, j'ai été merveilleusement préparée à vivre un grand amour.

Dans une vie à deux, l'essentiel, c'est d'abord l'autre. C'est d'abord son bien à lui. Si tant de foyers vont à la dérive, c'est uniquement parce qu'ils ne savent pas s'aimer. L'amour—le véritable—est un art. Si on commence par aimer son bien à soi, on se replie et on finit par étouffer. Si il y a des enfants, on continue la vie commune, mais il n'y a aucune joie : car de l'égoïsme ne peut jamais sortir la joie.

Tout au long de ma vie, j'en ai connu des quantités de ces foyers « ratés ».

On vit ensemble et on ne s'aime pas. Ce doit être cela, l'enfer...

Ce grand amour que je désirais

Dans ce grand amour que je désirais, je crois que l'élément important—je ne dis pas l'essentiel—aurait été l'ouverture, et la connaissance de l'être aimé. Ma maladie m'a appris à bien me connaître. Et je crois que mon mari n'aurait eu aucune difficulté à bien me connaître, et par le fait même à bien m'aimer.

Mais voilà... Je n'ai jamais rencontré ce grand amour !...

Oh ! J'ai rencontré des hommes qui m'ont fait de grandes déclarations d'amour. Ils croyaient m'aimer.

Au début, je me laissais prendre à leur jeu. Bien vite, très vite, je me rendais compte que ce n'était pas cela que je cherchais, que je désirais vivre.

J'ai été déçue, parce que j'étais très exigeante. Et je devais l'être, à cause de cette absolu qui a toujours rempli ma vie. Seul l'absolu de l'amour humain pouvait combler mon cœur, me faire tout accepter et renoncer à tous.

J'ai mis bien des années à me rendre compte que dans ce désir d'absolu d'amour humain, Dieu se cachait mystérieusement. Pour donner tout ce qu'il y avait en moi. Et surtout, pour recevoir tout ce que mon être désirait. Seul l'Amour, l'Amour trinitaire, pouvait réaliser cette merveille.

Ma conversion a été la rencontre définitive de ce que je désirais au plus intime de moi-même. De ce que je recherchais à tâtons dans les ténèbres.

Au moment de ma conversion, l'être que je désirais aimer à la folie et dont j'aspirais à recevoir tout, a pris son vrai visage, un visage très précis : Jésus crucifié, qui revit en moi le mystère de sa souffrance. Et je me suis blottie dans ses bras, tout à côté de lui sous le poids énorme de sa croix. Et depuis de longues années nous sommes deux et nous gravissons le Calvaire.

Dieu est intervenu directement dans ma vie

–Dans ta vie Véronique, quand Dieu s'est-il le plus clairement manifesté ?

–À certains moments, c'est lui qui a pris le gouvernail. C'est lui qui a tout dirigé.

Par exemple dans un train de banlieue, quand cet ami artiste m'a parlé de Dieu : non du Dieu trinitaire mais du Dieu des philosophes. À ce moment-là, j'en suis certaine, Dieu est intervenu directement. Il m'a obligé à reconnaître son existence

comme Etre suprême. Ce que m'a dit cet artiste, je l'avais lu et entendu bien des fois dans mon adolescence, et je l'avais combattu. J'étais même devenu militante athée, car je voulais comme Saul détruire l'idée de Dieu dans la pensée des hommes. Les paroles de cet homme ont bouleversé mon âme. Pourquoi ? Je n'en sais absolument rien. Dieu était là et c'est lui qui dirigeait tout. Pendant deux jours, je me suis sentie écorchée à vif. Je ne pouvais pas admettre cette capitulation. Une force m'obligeait à accepter ce que tout mon être m'obligeait à refuser. Après ces deux jours de lutte, je me suis rendue. J'étais vaincue. Dieu était entré dans ma vie. Mais attention, pas le Dieu de la foi. Le simple Dieu des philosophes... Et je t'assure que ça ne vaut pas la peine de donner sa vie à ce Dieu là !

Dans ce train de banlieue, Dieu avec sa grâce était là. Sa grâce agissait au milieu d'une conversation banale sur l'art, les grands artistes, les musiciens et le génie. Cette rencontre dans le train de banlieue est un moment important de ma vie. À ce moment-là, Dieu ne veillait pas. Il était lui-même au gouvernail de ma vie.

La tendresse d'un Père

Par contre—c'est maintenant que je m'en rends compte—Dieu veillait sur moi avec la tendresse d'un père quand, toute petite, j'ai été obligée de me séparer de maman et de venir en France pour me faire soigner. Toute ma vie, je me souviendrais de cet instant où, sur la passerelle du bateau, j'ai dit au revoir à maman. Je crois que ça a été la plus grande douleur de ma vie. À ce moment-là, Dieu ne dirigeait pas ma vie : ce n'est pas lui qui m'a envoyé cette grosse douleur pour que quelque chose dans ma vie change. Mais il veillait. Il me protégeait. Il me consolait. Il a mis à côté de moi des êtres pour m'aimer, me consoler humainement : l'infirmière, la femme de chambre du bateau...

Dieu les avait mises sur ma route. Mais ce n'est pas lui qui directement, dirigeait ma vie.

Là où Dieu est intervenu directement, j'en suis sûre, c'est quand j'ai perdu la foi. Cela peut t'étonner, et pourtant j'en suis sûre et j'en suis persuadée. À cette époque là, j'avais 16 ans. J'étais très en contact avec des rationalistes, des incroyants, des marxistes. J'avais déjà beaucoup lu. Tout, absolument tout, me passionner. Et ! bien, à cette époque là, la foi idiote que j'avais, n'intéressait pas Dieu.

Dieu attendait de moi que je laisse toutes les mièvreries enfantines, superstitions, sensibleries... À ce moment-là, Dieu a mis un sérieux coup de pousse.

Une force irrésistible

Et puis, il y a eu mon entrée dans l'Eglise quand j'avais 35 ans. Pourquoi un matin de l'année 1954, une force irrésistible m'a-t-elle poussé à me rendre dans une église pour me confesser ? Pourquoi alors que je détestais la confession ? Je suis encore en train de me le demander ! Ce jour là surtout, Dieu était maître à bord. Il était seul, complètement seul, au gouvernail de ma vie. C'est lui qui menait le jeu. Le grand jeu.

Tu as beau réfléchir des heures et des heures, tu n'arriveras jamais à connaître le pourquoi d'une conversion. Si tu savais comme il me tarde d'arriver au ciel pour tout savoir et tout comprendre !

Oh ! Je comprends déjà pas mal de choses...

J'aime beaucoup lire la vie des grands convertis. Je m'y retrouve. J'aime énormément Saint-Paul et Sainte Marie-Madeleine. Ce sont mes saints préférés. J'ai un peu vécu ce qu'ils ont vécu. Avant leur conversion, bien sûr ! Saint Paul me fascine. Comme lui –au temps où je faisais l'apostolat athée– j'ai persécuté l'église et le Seigneur.. Ça n'a pas duré

longtemps. Mais je l'ai quand même fait. Et avec une passion farouche. Et tu connais la violence de mon caractère absolu.

Quand je lis la belle histoire de Saint-Paul sur le chemin de Damas, tu peux être certain que je lis mon histoire à moi. Je me compare à Paul avant sa conversion. Après, non ! Car Saint-Paul était un saint...

Et Marie-Madeleine... Si tu savais comme je l'aime ! J'étais un peu comme elle, avant ma conversion. J'étais comme la Madeleine, qui cherchait le véritable amour dans les fausses amours humaines. Remarque bien qu'un péché de cette espèce, que ce soit avec une seule personne ou avec 1000, pour moi c'est pareil. Je veux parler non pas de la réalité théologique mais de la conscience aiguë d'un éloignement de Dieu.

J'aime Paul et Madeleine, car avant ma conversion, j'étais comme eux : persécutrice du Seigneur et adultère.

L'amour maternel chez Véronique

– Tu n'as pas parlé de cet amour qui chez toi tient une grande place : l'amour maternel. Comment est-il né ?

– Je suis né avec... Toute petite, j'étais ainsi. Cela fait partie de mon être. Je vais même te dire : ce sentiment n'a jamais grandi. Il a pris, c'est bien évident une autre dimension : depuis ma conversion, j'ai la passion des âmes

J'ai, tu le sais, une nature éprise d'absolu. Dans cet amour maternel aussi, il y a, chez moi quelque chose d'absolu. C'est pourquoi ma conversion lui a donné toute sa plénitude.

Si je m'étais mariée et si je n'avais pas eu d'enfant, cela ne m'aurait pas empêché de donner à ce sentiment maternel, sa

réalisation humaine profonde. Pourquoi ? Parce que j'ai comme l'impression que mes propres enfants m'auraient absorbée.

Cet amour maternel que je porte profondément en moi,, mes propres enfants l'auraient limité.

Cet amour maternel est tellement puissant que je peux le porter à maman quand elle est malade, à un vieillard de 90 ans qui est seul, à un petit enfant qui n'est pas à moi, à un étranger, à toi... Tu me dis que je suis ta grande sœur. Et ! bien, je me rends compte que je n'ai pas pour toi un amour de sœur. Je sens que je suis maternelle avec toi. Je ne peux pas m'en empêcher !

Je rencontre un tas de gens, je rencontre une foule qui est fatiguée : des malades, des gens tristes, des gens désespérés, qui semblent ne plus pouvoir s'en sortir : à ce moment-là, je suis mère. Cet amour maternel vibre. Il est à ma mesure. Il se traduit par de la tendresse. Il se traduit surtout par le besoin de me donner.

Voici un exemple :

Un jour une tante arrive à la maison. J'avais, je crois 25 ans. Elle était désespérée par ses propres enfants par sa famille. C'était la guerre. Il faisait froid. Alors tout de suite, je lui donne un café et je la réchauffe. Il n'y avait pas beaucoup de bois ni de charbon : mais que veux-tu ma tante avait froid... Je commence à la faire rire...

Ce jour là, ma tante était mon enfant

Elle était arrivée presque en pleurant. Je mets mon amour maternel en éveil. Les larmes disparaissent. Elle est réchauffée physiquement et moralement. Je lui témoigne de la tendresse, toute la tendresse de mon cœur. Je lui passe la main autour du cou, je l'embrasse. Et elle est consolée comme un enfant est consolé quand il arrive auprès de sa maman en pleurant.

J'avais 25 ans. Elle en avait 60. Pourtant avec elle, je m'étais comportée en mère. Ce jour là, ma tante était mon enfant... Depuis ma conversion sur le plan surnaturel, il me semble que je suis pleinement mère. Je prie beaucoup. C'est à présent ma raison d'être dans l'église, ma vocation.

Après ma conversion, cet amour maternel est resté le même en ce sens qu'il s'exprime comme avant : des services, de la tendresse, faire rire, amuser, détendre, me donner du mal pour les autres.

Et à la fois, il est différent en ce sens que c'est Dieu que je retrouve bien au-delà de tout ceux qui se présentent à moi et que j'aime maternellement.

Voici un autre exemple. Dans le petit village où nous passions de vacances, vivait un vieillard très intelligent, mais très égoïste. Il était maniaque et acariâtre. En plus de cela il était infirme : il ne pouvait pas faire grand-chose de ses dix doigts... J'allais souvent le voir. Je voyais le vieillard mais c'était surtout l'ami de Dieu que je rencontrais en lui. Je t'assure qu'alors les choses prennent un autre visage.

Aimer l'autre tel qu'il est

Ce vieillard était pour moi l'ami de Dieu mais il était aussi mon enfant. Devant lui, je ne pensais plus à moi. C'est lui le seul qui comptait.

Quand je suis fatiguée que quelqu'un se présente à moi, souffrant physiquement et moralement, et que je me suis mise devant les exigences de mon amour maternel, alors je me donne sans compter.

Tout en moi me pousse à aimer l'autre tel qu'il est, avec une infinie tendresse. Tout me pousse à l'aimer comme Dieu l'aime de cette manière dont Dieu l'aime.

je ne sais pas juger je veux tellement aimer les autres tels qu'ils sont.

Avec ce vieillard, j'exerçais ma patience. Je ne le jugeais pas.
Je l'aimais.

Malgré ses 82 ans il était mon enfant parce qu'il était l'enfant de Dieu.

En moi, ce sentiment maternel est inné. Comme ma féminité.

POST FACE

En lisant la vie de Véronique, je pensais à l'héroïque jeune fille médecin , Mademoiselle Verwilgen qui seule dans un secteur de plus de 100 km en pleine brousse africaine se mettait en robe de soirée pour dîner et écouter de la musique classique. Son maître, le docteur Hemeryckxs lui avait recommandé cette discipline de vie pour que loin de toute civilisation, elle garde la dignité de sa condition de femme et de médecin. Véronique fait partie de ces femmes-là.

C'est avec une émotion très vive que j'ai lu la transcription du témoignage de Véronique enregistré par mes amis les pères Raymond et Pierre Jaccard.

J'aurais pu faire la connaissance de cette voyante aveugle. Il y a quelques années, je devais me rendre à la même clinique que celle où se trouve Véronique, pour commencer le traitement spécifique de la lèpre. C'est peut-être grâce à Véronique que j'ai compris que je devais rester avec le commun des lépreux de l'Inde. Etant au milieu des malades, et

surtout étant l'un d'entre eux , je peux donner mon témoignage : de cette maladie insidieuse naissent dans le cœur de mes amis malades des effets spirituels qui sont les signes d'une santé surnaturelle remarquable.

Ce qu' est Véronique, ce qu'elle dit et ce qu'elle vit sont des réalités courantes qui m'oblige plus à regarder la plénitude de vie de mes frères lépreux que leur maladie.

Par delà les souffrances qu'elle engendrent et la laideur des corps mutilés, je vois dans beaucoup de mes frères malades un développement spirituel authentique.

Le lépreux est sans doute le malade le plus affiné et le plus réceptif qui soit. Une étude superficielle réalisée à Karachi laisserait supposer que les lépreux sont des gens agressifs. Pour ma part, je crois qu'il faut affirmer le contraire. Gandhi, le non-violent et le père de l'Inde a voulu épouser leur cause pour en devenir le « champion ».

Plus peut-être que d'autres maladies ou « malheurs innocents », la lèpre nous oblige à apprivoiser l'idée de notre mort. Il est certain que Véronique a exprimé avec force ce que des millions d'humains—malades ou bien portants—cherchent au fond de leur cœur.

Je m'estime heureux d'être l'un d'entre eux.

R.P. ERNST S.J.
LÉPROSERIE DE SHANTI NAGAR, INDE
MISSIONNAIRE EN INDE DEPUIS 1947

Table des matières

1. Une tache dans le dos
2. La quête d'amour de Véronique
3. Prisonnière de la lèpre
4. Je n'aurai pas assez de toute l'éternité pour rendre grâce

Postface